

Sept propositions dépouillées Pauvreté, dépouillement, dénuement

Michaël La Chance

Numéro 121, automne 2015

Pauvreté, dépouillement, dénuement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Chance, M. (2015). Sept propositions dépouillées : pauvreté, dépouillement, dénuement. *Inter*, (121), 2–3.



> Karen Elaine Spencer, *bread-bed*, Montréal, 2003. Photo : Guy Sioui Durand.

PAUVRETÉ, DÉPOUILLEMENT, DÉNUEMENT

Sept propositions dépouillées

1- Contre l'accumulation et l'ajout, il y a une création artistique qui procède par retrait, effacement, dépouillement. Giacometti travaillait ses statuettes jusqu'à leur disparition – la légende voudrait qu'elles soient les plus réussies. On dit d'une œuvre dépouillée qu'elle est réduite à l'essentiel, qu'elle n'a rien en trop. Le dépouillement constitue une posture esthétique, un parti pris pour la sobriété et la simplicité, qui dégarnit, élague, se débarrasse, préfère le peu, le pas grand-chose. Est-ce encore une œuvre ? Mélissa Correia nous propose une réflexion sur ce travail à la limite qui relève d'un « performatif du désœuvrement ». Thierry Davila nous présente une réflexion sur l'art pauvre de la marche : petite distance, mais grand tour d'horizon.

2- Cette démarche du dépouillement se révèle une analogie de la disposition mentale du créateur quand celui-ci se met à nu, entre dans une fébrilité constante qui complique les rapports sociaux. En fait, le créateur retrouve une humilité de la pensée que nous devrions tous partager : nous ne pouvons pas rendre compte du monde, pour nous et pour les autres, aujourd'hui et demain ; nous ne pouvons pas affirmer « je suis » avec autant d'assurance. Ainsi, Guy Sioui Durand nous parle de tranches de pain et de graines pour oiseaux à propos d'artistes, autochtones pour la plupart, chez lesquels il reconnaît des figures de la privation.

3- Il y a une création qui ne craint pas l'accumulation, mais il s'agit alors d'empiler des matériaux pauvres, des technologies basses, le recyclé et le *cheap*, le *trash* et le baroque de ruelle. L'artiste peut travailler par choix avec un matériel désuet, *low technology*, recyclé, bon marché. Il s'agit de faire du neuf avec du vieux, comme le rappelle Charles Dreyfus. Il s'agit également de vivre et de créer avec peu, de mettre en commun nos ressources, outils, technologies. Il s'agit aussi de l'« objet-déchet » dont nous parle Jean Sergo Louis. Il s'agit même de l'absence d'objet, comme Tom Johnson l'explique à partir de la « musique silencieuse ».

4- Parler de pauvreté, c'est inévitablement parler d'une condition économique que nous n'avons pas choisie : impécuniosité. Cette condition du créateur, quoique difficile, est parfois choisie et assumée : ascétisme écologique, anticonsumérisme de militant qui rappelle les vœux de pauvreté des moines et des religieuses. On pense à Pasolini qui s'écriait : « J'ai la nostalgie des gens pauvres et vrais [...] ». » La danseuse et cinéaste Virginie Marchand s'attache à suivre entre autres les sadhus de l'Inde et un jeune héros avec l'équipement de prise de vue le plus léger. Pour certains, le dépouillement n'est pas un choix, mais une condition avec laquelle il faut se débrouiller. On compose alors dans la privation, on œuvre avec le manque, pour accéder à une autre richesse. L'art devient un état d'esprit, les œuvres sont des lieux de recueillement, comme on le découvre avec les interventions de Karoline Georges.

Jonathan Lamy fait remarquer que « [s]i l'art donne le pouls du monde, les artistes en sont peut-être, volontairement ou non, les poux ». Remarque très juste : la culture dans laquelle nous sommes immergés reste invisible ; l'art rend visible la culture qui surdétermine nos goûts et notre façon de penser. Alors, nous pouvons nous soustraire à son influence, nous affranchir des préjugés et de toute préconception. Autrement, nos réflexes culturels sont comme les poux qui n'ont pas été aperçus, ce que Héraclite avait remarqué : nous les traînons partout avec nous, car ils restent *dans* notre tête : « Les hommes sont trompés dans la connaissance des choses visibles, à peu près comme Homère qui fut plus sage que tous les Grecs ; car c'est lui que trompèrent des enfants qui tuaient des poux, en lui disant : "Tout ce que nous avons vu et saisi, cela, nous le laissons ; tout ce que nous n'avons ni vu ni pris, cela, nous l'emportons"². »

5- Il y a une pauvreté qui est en lutte contre la richesse. Nous voulons réévaluer le projet de l'Arte povera, dans les arts et le théâtre, contre la capitalisation des œuvres, contre l'appropriation de la culture par le commercial et le politique. Qu'en est-il aujourd'hui de l'artiste qui veut travailler sous le radar des circuits de la valorisation culturelle ? Les pratiques du moindre nous permettent d'échapper à la surenchère des produits et des services. Le théâtre de la vulnérabilité d'Alberto Kurapel, la langue résidu, les médias récupérés, les bois brûlés et la plainte de l'exil illustrent bien cette posture.

6- Par-delà la condition de l'artiste, il y a la réalité des millions de réfugiés, de sans-abris, de déplacés et de démunis, en raison de guerres ou de réchauffement climatique. L'art s'emploie alors à donner une voix aux exilés, aux réfugiés, aux « subalternes », à explorer la condition des personnes sans statut politique, sans droits civiques, sans représentation historique. La figure du dépouillement s'est substituée à celle de l'aliénation. Qu'est-ce que la « vie nue » dont témoigne l'ouvrage de Paul Chamberland ? Les artistes s'identifient aux sans-papiers, aux déportés, aux « sauvages », aux exclus, aux itinérants. Ainsi, Alain-Martin Richard a su mettre en vente des sans-abris québécois sur une place publique de Beijing. Plus près de nous, nous examinons l'affichage sur la rue Morin, à Gatineau, pour dénoncer la situation des sans-logis.

7- Fondamentalement, nous sommes dépouillés du monde, la terre se retire sous nos pieds avec le rétrécissement de l'environnement, l'appauvrissement des ressources. Le spectacle de la consommation est dissipé, nous retrouvons nos besoins essentiels d'autant plus nus qu'ils ne sont pas comblés. Le dénuement le plus grand est celui de la fin, pourtant les « dépouilles de feu » tentent encore de se faire entendre. ◀

MICHAËL LA CHANCE

Notes

- 1 Pier Paolo Pasolini, cité dans Furio Colombo et Gian Carlo Ferretti, *L'ultima intervista di Pasolini*, H. Frappat (trad.), Allia, 2010, p. 15.
- 2 Héraclite, *Fragments*, M. Conche (trad. et comm.), PUF, 1991, frag. 28 (frag. 56 chez Diels-Kranz)